

d'influences puissantes, ceux-ci n'eussent rencontré qu'une résistance absolument ineffective, et tout l'ouest de l'Amérique anglaise fut passé aux mains des Américains, qui, du reste, ne cachaient pas leurs convoitises pour ce riche pays.

Ayant plus tard émigré dans le nord, Parenteau devint en 1885 un des douze conseillers de Riel au cours de l'insurrection de la Saskatchewan. En conséquence, il fut, après la prise de Batoche, condamné à sept ans de pénitencier. Il était célèbre comme chasseur de bison.

**Parisien, Jean-Baptiste.** — Un des participants à la bataille de la Grenouillère en 1816. Périt d'une balle envoyée par une arme inconnue pendant qu'il chassait le buffle dans les plaines de Pembina, quelque temps après.

**Parisien, Norbert.** — Métis qui fut victime des troubles de 1869-70 à la Rivière-Rouge. Le 16 février de la dernière année, il fut fait prisonnier par le parti canadien-anglais qui cherchait à soulever la population contre le Gouvernement Provisoire, ostensiblement dans le but de forcer Riel à délivrer ses prisonniers, mais tout aussi probablement afin de mettre fin à son administration. S'étant échappé, Parisien s'empara d'un fusil qui se trouvait sur un traîneau de passage. Une foule d'Anglais se mirent alors à sa poursuite, criant à un nommé Sutherland de l'arrêter. Le fugitif se croyant menacé par cet étranger, qui était parfaitement inoffensif, l'étendit mort d'un coup de fusil et se réfugia dans les buissons.

Ayant été repris par les Anglais, il en fut horriblement maltraité, eut les mains gelées parce qu'on les lui avait attachées derrière le dos, etc., en sorte qu'il en mourut le 6 mars suivant.

M<sup>rs</sup> Taché dit qu'il était mal équilibré, et il semble aussi avoir eu des difficultés avec Riel.

**Paul, Baptiste.** — Canadien qui fut mis en charge du fort Confidence par le D<sup>r</sup> Richardson en mai 1849.

**Paul, Joseph.** — Fameux guide et timonier de l'ouest, natif de Sorel, P. Q. Dès 1809 sa réputation sous ce rapport était faite. Il traversa alors les montagnes Rocheuses en compagnie des officiers John McDonald et John-J. McTavish. Dix ans plus tard, il dirigeait avec son fils Pierre la brigade de la rivière aux Anglais, quand elle fut arrêtée le 20 juin 1819 par les gens du gouverneur Williams, de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson (V. RACETTE; BOUCHER, P.; TURCOTTE). Fait prisonnier dans le seul but de faire périr sa brigade par le manque de guide expérimenté pour la diriger au travers des rapides, il fut conduit à la factorerie de York, où il eut à subir une longue détention avant d'être envoyé au Canada sous l'accusation d'avoir pris part aux actes de violence qu'on reprochait à la C<sup>ie</sup> du N.-O. au service de laquelle il se trouvait. A Montréal, on ne put rien prouver contre lui, et il fut relâché.

Joseph Paul avait la réputation d'être l'homme le plus fort du Nord-Ouest, et l'on rapporte que, autant pour s'assurer de l'étendue de sa force que pour rire à ses dépens, le commis d'un poste remplit un jour de plomb de chasse un baril qui avait contenu du sucre et le cacha au milieu d'autres barils du même genre. Puis il pria notre homme de vouloir bien les lui passer. Un baril de sucre ne pesait guère au bras de Paul; mais quand il fut venu à celui qui était plein de plomb, il s'aperçut immédiatement du tour qu'on lui avait joué. Pourtant, sans faire mine de rien, il fit un suprême effort, leva le fardeau à bout de bras, et le laissa retomber violemment sur le comptoir en disant :

« Tiens, mon p'tit, ramasse ton plomb. » Le commis ne riait plus ; son comptoir s'était effondré, et son plomb roulait au fond de la cave et dans tous les coins du magasin.

- W.-F. Wentzel l'appelle dans ses lettres « le fameux pugiliste. »

**Paul, Pierre.** — Fils du précédent. Partagea son sort en 1819.

**Pauline, Sœur Marie.** — Dans le monde Délina Brault, elle naquit au Bas-Canada le 28 janvier 1858 et fit sa profession dans l'Institut des Sœurs de Sainte-Anne le 26 juillet 1884. Cinq ans plus tard, elle arrivait à Victoria, sur l'île Vancouver, et peu après elle était choisie pour faire partie du premier contingent des religieuses qui se dévouent à l'instruction des pauvres sauvages dans les déserts de l'Alaska. A la mission de Sainte-Croix, sur le Youkon, elle s'occupait surtout des intérêts temporels de l'établissement de son Institut. Puis, en 1907, elle fut envoyée à Kamloops, Colombie anglaise, où elle se trouve en ce moment (décembre 1907).

**Payant.** V. SAINT-ONGE.

**Payette, Jean-Baptiste.** — Membre, avec Charles Montigny et quelques autres, du « Comité élu par le Peuple » de la Rivière-Rouge en 1846. Un des principaux protestataires contre le monopole de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson au Nord-Ouest.

**Payette, X.** - Etait en charge du fort Boisé, Orégon, au service de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson, quand le général Frémont y arriva le 7 octobre 1843. Il se montra, écrit celui-ci, « très hospitalier et très bon » pour les membres de son expédition.

**Pelletier, Joseph.** — Canadien qui accompagna J. Franklin au cours de sa première expédition dans les

régions subarctiques. Il bâtit, avec une douzaine de ses compatriotes, le fort *Entreprise* où ils passèrent l'hiver 1820-21. L'année suivante fut l'année des grandes misères et des désastres. Pelletier (dont Franklin écrit le nom *Peltier*) en eut sa bonne part. Il était plein de considération pour ses maîtres, et l'explorateur rapporte que, malgré les angoisses de la faim, les fatigues de la route et le froid de l'hiver qui approchait à grands pas, l'humble Canadien se plaisait à se priver du nécessaire en faveur du commandant. Un jour que celui-ci partait pour aller chercher du secours, Pelletier lui céda volontiers une partie de son propre accoutrement, afin qu'il eut moins à souffrir du froid.

Ses compagnons étaient devenus d'une faiblesse telle que c'était presque exclusivement à lui que revenait le soin de trouver le bois de chauffage, rude corvée pour un homme qui pouvait à peine se tenir debout, pressuré qu'il était par la faim. Le 29 octobre, sa propre condition devint alarmante. On essaya bien de lui cueillir du lichen pour en faire une soupe ; il était gelé, et personne n'avait la force de faire le moindre effort pour en casser. Puis sa gorge, échaudée et comme écorchée par cet étrange aliment, refusait désormais de le laisser passer. Franklin raconte ainsi ses derniers moments : « A la fin, il glissa de son siège à son grabat comme pour dormir, et resta dans un état de langueur pendant plus de deux heures... Nous fûmes alors surpris de l'entendre râler, et le docteur s'étant approché de lui, constata qu'il ne pouvait plus parler. Il mourut pendant la nuit. »

C'était le 1<sup>er</sup> novembre 1821, date à laquelle il avait plus d'une fois déclaré qu'il ne pourrait pas survivre.

**Pelonquin, Matthieu.** V. CRÉDIT.

**Pépin, Baptiste.** — Métis franco-déné qui, par une aventure de sa vie d'enfant, donne une idée des dangers que courent les missionnaires du nord. Il pouvait avoir douze ou treize ans quand, le 14 décembre 1863, il accompagna M<sup>re</sup> Grandin de la Grande-Ile à la Mission Saint-Joseph, sur le Grand Lac des Esclaves. Peu avant d'arriver à destination, les deux voyageurs, qui étaient précédés de quelques employés de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson, furent surpris par une épouvantable poudrière qui, soulevant la neige en épais tourbillons, leur déroba bientôt la vue du rivage. Ne voyant plus rien et suivant instinctivement la direction du vent qui changeait à tout instant, ils crurent prudent de s'arrêter sur la glace vive du lac. La nuit venue, le froid qui était déjà intense redoubla de rigueur, et le thermomètre descendit à 40° en-dessous de zéro. Les deux égarés essayèrent alors de se blottir à l'abri de leur traîneau, mais un engourdissement qui, dans les circonstances, devait être mortel les envahit malgré eux, et, bien qu'ils eussent déjà fait leur acte de contrition et récité force prières pour se préparer à la mort, le petit Baptiste voulut encore se confesser, ce qu'il fit non sans peine au sein de la tempête qui hurlait de plus belle, et avec un accompagnement de larmes abondantes que lui arrachait le froid.

La neige, balayée par le vent, pénétrait dans les replis les plus inaccessibles de leurs habits et, fondant au contact de leurs personnes, se transformait presque aussitôt en glace, ce qui les faisait grelotter incessamment et empêchait tout repos. Ne pouvant résister plus longtemps, l'évêque et son petit compagnon se remirent en route avec les plus grandes difficultés. Baptiste s'endormait malgré lui, et l'évêque, comprenant que cet assoupissement n'était rien moins que

l'avant-coureur de la mort, dut se montrer rude avec lui pour le sauver. Enfin, ayant trouvé un banc de neige durcie assez épais, les deux voyageurs y creusèrent un trou et s'y couchèrent avec leurs chiens. Le lendemain matin, deux hommes vinrent à leur rencontre. C'étaient les parents du jeune métis qui étaient à la recherche de son cadavre. Quand M<sup>sr</sup> Grandin entra à la chapelle de la Mission, un Père y disait la messe pour le repos de son âme.

Baptiste devenu grand s'est fait guide pour les blancs du nord, et son aventure sur le Grand Lac des Esclaves n'a pas peu contribué à lui donner de l'expérience. En cette qualité il traversa les montagnes Rocheuses vers 1900, et se rendit jusqu'au lac Stuart, Colombie britannique, muni d'excellentes lettres de recommandation de M<sup>sr</sup> Grandin, qui ne lui trouvait guère qu'un défaut : une certaine faiblesse devant les boissons enivrantes.

**Périgny, Louis.** — Était en 1804 commis au fort de la C<sup>ie</sup> du N.-O. sur le lac Winnipeg.

\* **Perrault, Jean-Baptiste.** — Un des délégués de Sainte-Anne à la Convention du 16 novembre 1869 sous le gouvernement de Riel. Peut-être le même que le métis de ce nom qui partagea un moment le plan d'Augustin Nolin (q. v.) en faveur du pseudo-gouverneur du Manitoba.

**Perrault, Louis.** — Comparut le 22 octobre 1818 devant le tribunal de Toronto sous l'inculpation d'avoir été un des quatre principaux fauteurs de la bataille de la Grenouillère (V. BOUCHER, F.-F.). Mais Boucher ayant été formellement acquitté, le cas de Perrault fut abandonné.

**Perreault, Ignace.** — Canadien au service de la première expédition de J. Franklin (1820-21). Celui-ci

rapporte comme une preuve de son bon cœur que, au milieu de la plus poignante détresse causée par la faim, il fit présent à chacun des officiers de l'expédition d'un morceau de viande qu'il avait épargnée sur sa ration quotidienne. Laisse en arrière pour cause de faiblesse il fut tué et mangé par l'Iroquois Michel Teroahauté en octobre 1821.

**Perreault, Jean-Baptiste.**—Traiteur du Nord-Ouest, homme de bonne éducation, d'excellente mémoire et d'une urbanité à l'avenant. Né en 1760, il fit ses études au séminaire de Québec, et partit pour l'ouest en 1783. Sans s'éloigner beaucoup du lac Supérieur, il s'adonna avec une intelligente énergie au commerce des fourrures à son propre compte. En 1792 il se trouvait encore dans le voisinage de cette mer intérieure et paraissait prospérer malgré son isolement quand John Johnston, membre influent de la C<sup>ie</sup> du N.-O., l'y rencontra, voyageant le long de rivières impraticables avec des canots de son invention, des treillis d'osier recouverts de peau d'original.

Il finit par se joindre à la C<sup>ie</sup> du N.-O., et sept ans après nous le trouvons au fort du Pic dont il avait le commandement. L'année suivante (1809), il avait été transféré au lac Népigon. Quatre ans plus tard, il quitta ce poste, probablement pour revenir au lac Supérieur. Il mourut le 12 novembre 1844 au Sault Sainte-Marie, où il avait de son vivant donné des leçons de français au célèbre indianologue Schoolcraft. Il est l'auteur d'une intéressante étude sur « la vie indienne dans les contrées du Nord-Ouest », que ce dernier traduisit et inséra dans sa *History of the Indian Tribes of North America*.

**Perreault, X.**—Voyageur qui, d'après L.-A. Prud'homme, accompagnait les fils de la Vérendrye en

1748, lorsqu'ils fondèrent le fort Bourbon et qu'ils donnèrent à la rivière Saskatchewan le nom de leur grand-père maternel, le sieur de l'île « du Pas ». Perreault semble s'être rendu jusqu'à la factorerie de Norway, dont il baptisa l'emplacement la Pointe-du-Nord. Plus tard la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson y construisit un établissement qu'elle appela fort aux Brochets, à cause de la grande quantité de ce poisson dans ces parages. Lorsque plus tard on eut envoyé des Norvégiens à la colonie de lord Selkirk, on les dirigea sur le fort aux Brochets pour ouvrir un chemin d'hiver à travers bois jusqu'au fort York, sur la baie d'Hudson; d'où le nom de fort Norvége, *Norway-House*, qui fut substitué à l'appellation de fort aux Brochets. Perreault (ou Perrault) fut le premier blanc qui en visita le site.

**Perrier, Georges.** — Probablement le premier juge de paix de la partie continentale de la Colombie anglaise. James Douglas, gouverneur de la colonie alors encore au berceau, le chargea d'exercer cette fonction très onéreuse dans les circonstances à Hill Bar, sur le bas Fraser, le premier endroit où l'or fut trouvé en grandes quantités dans le territoire de la nouvelle colonie (juin 1858). En décembre de la même année, ayant fait arrêter un nommé Farrell pour un délit commis à Yale, non loin de là, celui-ci fut incarcéré à cette dernière place par le commissaire local, qui alla jusqu'à emprisonner l'agent de Perrier pour mépris de sa propre autorité. Perrier fit alors non seulement recouvrer par la force son prisonnier, Farrell, mais même arrêter le magistrat rival, qu'il condamna à payer une amende de cinquante piastres. Comme un parti connu pour être un repris de la justice américaine se trouvait mêlé à cette affaire, le gouverneur Douglas dut envoyer sur les lieux une commission d'enquête,



pour prévenir les troubles sérieux qui semblaient inévitables, en conséquence de l'attitude menaçante des mineurs qui épousaient la cause de leurs officiers respectifs. Ledit repris de justice se trouvant du côté de Perrier, celui-ci en souffrit naturellement, et fut privé de son titre ainsi que le constable qui avait exécuté ses ordres (janvier 1859).

**Perrone.** — Traiteur au service de la petite C<sup>ie</sup> X Y. Il arriva le 23 mai 1800 et s'établit près du fort Chipewayan, où la C<sup>ie</sup> du N.-O. régnait presque toute-puissante. Il y fut mal reçu et généralement mal vu par James McKenzie, un homme peu discret et porté aux excès, qui représentait la grande compagnie dans ces parages.

**Persigny.** — D'abord commis dans la C<sup>ie</sup> du N.-O., il retourna au Canada d'où il revint avec une cargaison de marchandises pour faire la traite avec les sauvages des environs du lac Winnipeg. Il était à son propre compte quand, le 6 août 1807, D.-W. Harmon le rencontra au Grand-Rapide, à l'extrémité nord-ouest de ce lac, où il avait établi sa résidence.

**Picard, Augustin.** — Centenaire canadien, né à la Rivière-du-Sud, comté de Montmagny, le 24 mars 1767. Il mourut à Rochester, Ohio, après avoir atteint sa cent-dixième année. Son père mourut à 108 ans, sa mère à 104, et une de ses sœurs avait, dit-on, plus de 107 ans en 1878.

**Pillet, François-Benjamin.** — Commis au service de la C<sup>ie</sup> du Pacifique (de J.-J. Astor). Se rendit à la Colombie par mer à bord du *Touquin* avec Franchère (q. v.). Puis, après l'établissement d'Astoria, sur la Colombie inférieure, il partit le 22 juillet 1811 en tournée d'exploration et de traite au milieu de sauvages qui, pour la plupart, n'avaient encore jamais vu de

blancs. Il était accompagné de vingt-six personnes sous le commandement d'un M. Clarke dont il devint le premier commis à Spokane. Il atteignit cette localité le 16 août 1811. C'est ce même Clarke qui chassa à coups de fouet un de ses commis du nom de Ross Cox (qui écrivit ensuite ses aventures, sans dire la vraie cause de celle qui fut incontestablement la plus dangereuse, V. GARDEPIE, F.), le laissant quatorze jours sans aucune provision, errant au hasard en pays ennemi et mourant de faim et d'inanition. C'est aussi le même individu qui fit pendre un sauvage pour le crime d'avoir volé un gobelet.

Peu après son arrivée à Spokane, Pillet fut envoyé au Koutenay pour y faire concurrence à Montour (q. v.), de la C<sup>ie</sup> du N.-O., avec lequel il eut plus d'un démêlé. Il avait, peu auparavant, reçu par accident une balle dans la jambe qui l'empêcha de marcher pendant un mois. Il avait dû avoir commercé avec les Cris avant son voyage dans l'extrême ouest, puisqu'il en parlait la langue. Après la fusion de la C<sup>ie</sup> du Pacifique avec celle du N.-O., il retourna au Canada avec Franchère et d'autres par la voie de la rivière au Canot et de la Saskatchewan, voyage au cours duquel il manqua de se noyer. Puis, suivant les fortunes de son ami, il s'établit à New-York, où nous le trouvons en 1853.

**Pilon, François.** — Employé de la C<sup>ie</sup> du N.-O. au Mackenzie. Mourut de faim l'hiver de 1810-11.

**Pilon, Joseph.** — Un de ceux qui, arrêtés après la prise de Batoche (12 mai 1885), furent relâchés sans autre condamnation que celle d'avoir à se présenter de nouveau devant le tribunal en cas d'appel.

**Plamondon, Simon.** — Un des pionniers de la Colombie. Reçut généreusement les premiers mission-

naires catholiques (1838), qui se servaient souvent de sa maison pour y célébrer les saints mystères. Il mourut le 11 septembre 1881, après un siècle moins huit mois de passé comme colon, interprète ou guide, fonctions dont il s'acquitta à la satisfaction de tous. L'historien John Dunn l'appelle Plomondeau (V. FOUCAULT).

**Poiré, MGR Charles-Edouard.** — Fut missionnaire à la Rivière-Rouge entre 1832 et 1839. Né le 3 août 1810 à Saint-Joseph de Lévis, il fit ses études théologiques à Québec, puis se rendit à Saint-Boniface, où il fut ordonné prêtre en 1833 et chargé de la desserte de Saint-François-Xavier. En 1838 M<sup>re</sup> Provencher lui confia la mission de la Baie Saint-Paul, sur l'Assiniboine ; mais il retourna au Canada presque immédiatement après.

Là, il fut nommé curé de sa paroisse natale, qu'il échangea en 1843 pour la cure de Saint-Joseph de la Beauce, puis trois ans plus tard pour celle de Deschambault. En 1857, il se rendait en la même qualité à Saint-Anselme, position qu'il conserva jusqu'en 1875, époque à laquelle il fut transféré à Sainte-Anne de la Pocatière. Il dirigea cette paroisse jusqu'en 1895 et fut supérieur du collège local de 1875 à 1878 et de 1886 à 1896, tout en résidant au presbytère. Il était protonotaire apostolique quand il mourut à Sainte-Anne le 15 décembre 1896.

On raconte que, après toutes les vicissitudes de sa longue vie, le matin même de sa mort il pensait aux bons métis qui avaient eu les prémices de son ministère sacerdotal et exprimait son regret de n'être point au milieu d'eux.

**Poitras, André.** — Canadien qui, en 1804, était commis au service de la C<sup>ie</sup> du N.-O. dans le haut de la

rivière Rouge. Il s'était uni en 1793 à une jeune sauvagesse, prisonnière chez les Cris. Il devint aussi commis en charge d'un fort sur la rivière Qu'Appelle.

**Postras, Ignace.** — Métis qui joua un rôle actif dans la révolte de 1885, ce qui, à la cessation des hostilités, lui valut d'être condamné à un an de pénitencier.

**Postras, Pierre.** — Délégué à la Convention du 16 novembre et à celle du 25 janvier 1870, qui représentait chaque fois la circonscription électorale de Saint-François-Xavier (Rivière-Rouge). Le 8 janvier 1870, il fut nommé membre d'un comité chargé de l'administration de la justice.

**Poitvin, André.** — Commis de la C<sup>ie</sup> du N.-O. En 1799 il se trouvait dans le haut de la rivière Rouge.

**Pominville, Jean-Baptiste.** — Était en 1799 commis au lac Népigon pour le compte de la C<sup>ie</sup> du N.-O., qui lui donnait des gages annuels de mille francs.

**Portier, Jacques.** — Né à Montréal en 1765, il y reçut une bonne éducation, et devint en 1791 lieutenant d'une compagnie de volontaires. Il émigra ensuite à la Baie-Verte, où il se mit dans le commerce des fourrures, pénétrant à l'occasion assez loin dans l'ouest. En 1812 il épousa la cause des Anglais; puis en janvier 1815 il fut nommé juge de paix et capitaine de milice à la Baie-Verte. En septembre 1820 il devint juge-en-chef du comté de Brown, et il resta dans cette charge jusqu'en 1836, époque où le Wisconsin fut érigé en territoire autonome. Il mourut le 12 juillet 1839. Il fut probablement le premier habitant de la Baie-Verte, ou Green-Bay, et en vertu d'un traité conclu le 3 septembre 1836, les autorités américaines lui versèrent la somme de sept mille cinq cents piastres comme compensation de ses droits territoriaux.

**Portneuf, X.** — Trappeur canadien qui fut tué par

les sauvages dans le nord-ouest des États-Unis au commencement du siècle dernier. Il a donné son nom à un affluent de la rivière aux Serpents.

**Pothier, Toussaint.** — Fut major des régions conquises jusqu'au 17 août 1816. (V. ROCHEBLAVE et LAMARRE).

**Poudrier, Louis Lemay** dit. — Employé de la C<sup>ie</sup> du N.-O. au Mackenzie. Mourut de faim l'hiver de 1810-11.

**Praxède de la Providence, MÈRE.** — Née Desanges Lamothe le 20 janvier 1820 à Saint-Grégoire, P. Q., elle était la nièce de M<sup>sr</sup> Jean-Charles Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe. Entrée chez les Sœurs de la Providence le 16 septembre 1845, elle fit sa profession religieuse le 21 juillet 1847, et en 1856 elle fut une des cinq fondatrices des établissements de son Institut dans l'ouest (V. JOSEPH, Mère). Elle fut d'abord maîtresse des novices et première assistante ; puis, dix ans plus tard, elle fut nommée Mère Vicairé, charge qu'elle exerça pendant 15 ans à la satisfaction de tous. D'un caractère doux et retiré, ses œuvres témoignent d'un grand sens pratique.

Elle s'éteignit à Vancouver, Wash., le 24 septembre 1889.

**Préfontaine, RÉV. François-Xavier.** — Un des principaux prêtres du Pacifique. Naquit à Longueil le 20 septembre 1838, fit ses humanités au collège de Nicolet et sa théologie à Montréal, où il fut ordonné prêtre le 22 novembre 1863. Il était missionnaire au lac des Deux-Montagnes quand il partit pour l'extrême ouest en décembre de la même année. Il arriva à la côte du Pacifique en janvier 1864, après avoir pris la voie de l'isthme de Panama. Il fut d'abord stationné à Port Townsend, où la première église sur le fiord Puget (Puget Sound) avait été bâtie par le P. Rossi,

et de là il deservit la contrée avoisinante pendant deux ans. Puis il s'établit à Seattle où il réside aujourd'hui. Il est un des prêtres doyens du diocèse de Nesqually.

**Prévost, CAPITAINE Henri.**— Commandait en 1885 la septième compagnie du bataillon canadien-français envoyé contre les métis et les sauvages de la Saskatchewan révoltés.

**Prévost, Jean-Baptiste.**— Un des voyageurs canadiens qui faisaient partie de l'expédition d'Astor à la rivière Colombie (1810-12). Après une longue période passée sans manger, comme il était hors de lui-même et affolé par la faim, un autre parti de la même expédition, campé sur la rive opposée du Missouri, apporta à sa propre bande de la viande d'un cheval qu'on venait de prendre aux sauvages. Prévost insista alors pour passer avec le batelier qui s'en allait de l'autre côté de la rivière où un repas se préparait, déclarant qu'il se mourait et ne pouvait attendre que ce qu'on venait d'apporter fut cuit. Traversant alors dans le léger esquif qu'on avait improvisé avec la peau du cheval dont la viande devait régaler les pauvres affamés, sa joie fut si grande à la vue des grillades qui rôtissaient au feu de bivouac qu'il se mit à crier, à sauter et à danser juste comme il allait aborder, ce qui fit chavirer le canot, et Prévost, emporté par le courant, se noya en face du festin qu'il convoitait (10 décembre 1811).

**Primeau, Joseph.**— Interprète en 1804 au fort des Prairies (Edmonton) pour la C<sup>ie</sup> du N.-O.

**Primeau, X. 1<sup>o</sup>.**— Employé de la C<sup>ie</sup> du N.-O. qui se signala à la bataille de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.). En octobre suivant, il fut chargé de transporter au fort du bas de la rivière Rouge les effets de l'infortuné Keveney (V. LAPOINTE, J.-B.). Les documents

contemporains parlent d'un nommé Pruneau qui se battit contre Semple, lequel n'est évidemment pas un autre individu que le sujet de cet article, dont le nom a été défiguré par une erreur de copiste facile à expliquer.

**Primeau, X.** 2<sup>o</sup>. — Commis-interprète pour la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson au fort Francis. De là il fut transféré à un poste de la Saskatchewan, où il a donné son nom à un lac situé au nord de l'Ile-à-la-Crosse.

**Proulx, Raphael.** — Canadien qui accompagna le général Frémont dans son expédition aux montagnes Rocheuses en 1842, ainsi que dans son grand voyage à l'Orégon et à la Californie septentrionale les deux années suivantes. L'explorateur écrit son nom Proue.

**Provencher, Joseph-Alfred-Norbert.** — Le neveu du premier évêque de la Rivière-Rouge, naquit le 6 janvier 1843 à la Baie-du-Febvre, paroisse aujourd'hui annexée à Nicolet, et fit ses études classiques au collège de cette dernière ville, terminant son cours à l'âge de seize ans et quelques mois. Reçu avocat dès qu'il eut atteint sa majorité, il n'exerça jamais sa profession, vu qu'il entra de bonne heure dans la carrière du journalisme. Quand la *Revue Canadienne* fut fondée, en 1864, il fut choisi comme assistant de M. Jos. Royal (q. v.), qui était le secrétaire du comité de publication. En octobre 1869, il accompagna M. Wm. McDougall, nommé prématurément gouverneur du Nord-Ouest, en qualité de secrétaire-général du gouvernement qu'on avait préparé d'avance pour le territoire appelé jusque-là Assiniboia. Envoyé par lui pour amener les métis à reconnaître son autorité, il fut arrêté le 1<sup>er</sup> novembre 1869 à la barrière élevée près de la rivière Sale, paroisse de Saint-Norbert. (V. JETTÉ).

Conduit alors aux chefs du Gouvernement Provisoire,

il expliqua aux métis la nature de certaines transactions entre les autorités impériales et fédérales. Mais on lui fit remarquer que les choses étaient allées trop loin pour qu'on put admettre McDougall dans l'Assiniboia, bien qu'on fut prêt à traiter avec des représentants dûment attitrés du gouvernement d'Ottawa. Puis Provencher, escorté d'une force armée, fut reconduit à Pembina d'où il était venu.

En 1871, il fut nommé Commissaire des affaires indiennes, et à la fin de septembre, après de longs pourparlers, il parvint à conclure un traité avec les Sautoux du lac des Bois, qui cédaient leurs terres au Manitoba moyennant compensation. Le 7 octobre 1876, il devenait membre du Conseil de Keewatin, puis le 8 octobre de l'année suivante il était un des représentants du collège de Saint-Boniface au conseil de l'université du Manitoba. En 1881, il retourna à Montréal, où il reprit la carrière du journalisme et y mourut le 28 octobre 1887.

**Provencher, MGR Joseph-Norbert.** — L'apôtre de la Rivière-Rouge et le premier évêque de Saint-Boniface. Il naquit à Nicolet le 12 février 1787 du mariage de Jean-Baptiste P. dit Belleville et d'Élisabeth Proulx. Il était le sixième d'une famille de douze enfants et fut élevé par un de ses oncles, Alexis Provencher. Après avoir fait ses études au collège de cette ville, il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1811 et fut d'abord employé comme vicaire à Québec. Mais sa santé, qui était alors assez débile malgré des apparences de vigueur peu ordinaires, l'empêcha d'y rester, et il fut successivement assistant des curés de Vaudreuil et de Deschambault. En 1814, M<sup>re</sup> Plessis lui confia la paroisse de la Pointe-Claire, près de Montréal; puis deux ans après il le nomma à la belle cure de Kamouraska.



Pendant ce temps, les Canadiens et les Écossais catholiques établis à la Rivière-Rouge demandaient des prêtres à l'évêque de Québec, dont tout cet immense pays dépendait alors, et lord Selkirk, le noble fondateur de leur colonie lointaine, appuyait leur requête du poids de son grand nom. En conséquence l'abbé Provencher fut choisi avec un autre prêtre pour répondre à leurs vœux et jeter les fondations de ce qui est devenu la florissante église de Saint-Boniface. Après avoir fait faire les pâques à ses paroissiens, il dit adieu au Canada et partit le 19 mai 1818, muni de lettres de grand vicaire et emmenant avec lui une quarantaine de Canadiens, dont quelques-uns étaient accompagnés de leur famille. Après un voyage sans incident remarquable par la voie des rivières et des lacs canadiens, il arrivait le 16 juillet 1818 au pied du fort Douglas, non loin de la jonction de l'Assiniboine avec la rivière Rouge, où il reçut l'hospitalité du gouverneur, un catholique du nom de Miles McDonell.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, et se bâtit une résidence-chapelle qui fut ouverte le 1<sup>er</sup> novembre de la même année pour la première communion de trois personnes de sang français. Cette première église, avec la maison y attenante, fut élevée sur la rive droite de la rivière, en face de l'embouchure de l'Assiniboine, parmi les quelques colons canadiens et allemands qui s'y trouvaient déjà. Ce fut la fondation de Saint-Boniface, la plus ancienne paroisse de tout l'ouest canadien. L'année même de son arrivée, il y établit une école et alla jusqu'à enseigner le latin à deux élèves qu'il croyait pouvoir être appelés à l'état ecclésiastique.

En 1819, il commença l'érection d'un édifice plus approprié aux besoins du culte, dont l'achèvement traîna forcément en longueur. L'année suivante, il

passa au Canada pour rendre compte de sa gestion des affaires, et y apprit que des bulles datées du 1<sup>er</sup> février 1820 le nommaient évêque. Il lui en coûta beaucoup pour les accepter, et il resta longtemps dans l'incertitude de ce qu'il avait à faire. Entre temps, il s'acquitta des fonctions de curé à Yamachiche. Enfin, le 19 mars 1821, il se résigna à accepter la charge épiscopale, et le 30 mai 1822 il était sacré par M<sup>sr</sup> Plessis avec le titre d'évêque de Juliopolis et vicaire apostolique du Nord-Ouest. Le 7 août suivant il rentra à Saint-Boniface, où il était reçu avec enthousiasme par ses nouveaux diocésains.

La dignité épiscopale ne l'empêcha pas de s'acquitter des fonctions de simple prêtre. Plus d'une fois on le vit même la main à la charrue ou faisant l'office de manœuvre lors de la construction de sa cathédrale. Pendant qu'il veillait à l'instruction des enfants, il donnait à leurs parents des leçons d'agriculture et les aidait dans la mesure de ses faibles moyens à se créer des ressources.

Dans l'été de 1830, nous le retrouvons au Canada, où il était descendu pour se procurer quelque assistance pécuniaire en vue de se bâtir une cathédrale en pierre. Il en revint avec de généreuses aumônes et un sujet de choix dans la personne de l'abbé Belcourt, qu'il affecta immédiatement aux missions sauvages. Ce n'est pourtant qu'en juin 1833 qu'il put commencer l'érection de la cathédrale « aux tours jumelles », dont les cloches devaient être chantées par le poète Whittier. Un an après, il reçut une pétition signée d'une vingtaine de familles canadiennes établies sur la rivière Wallamette, affluent de la Colombie, qui lui demandaient des missionnaires. N'ayant personne à leur donner, il résolut de passer encore au Canada et de pousser même

jusqu'en Europe afin de chercher des recrues. A cet effet, et pour s'acquitter de sa visite *ad limina*, il se rendit à Rome en 1835, pendant que M. Thibault, son vicaire général, poussait vigoureusement les travaux de sa cathédrale. En Angleterre, il fut traité avec la plus grande courtoisie par les membres du gouvernement avec lesquels il fut en relations. Il fit même impression dans la métropole par sa belle taille, — six pieds quatre pouces — et son port majestueux.

De retour en Amérique, il put enfin se procurer deux prêtres, MM. Demers et Blanchet (q. v.), pour les missions de l'Orégon et il revint lui-même à la Rivière-Rouge en 1837. Toujours soucieux du bien-être matériel de ses diocésains isolés du reste du monde, il fit venir cette même année deux tisserandes pour enseigner le tissage aux filles des colons ; mais leur établissement devint la proie des flammes en 1839. Un an après, il n'avait encore que trois prêtres dans son vicariat ; mais ces prêtres — M. Thibault surtout — faisaient des merveilles, parcourant le pays dans tous les sens pour faire profiter de leur ministère les Canadiens et autres catholiques des postes les plus reculés, ainsi que les sauvages éparpillés jusqu'aux montagnes Rocheuses et bien avant dans le nord.

Cependant, vu la difficulté de se trouver des collaborateurs en nombre suffisant dans les rangs du clergé séculier et en vue d'obtenir des religieuses pour ses écoles de filles, il passa en France au commencement de 1844. En conséquence, des Sœurs Grises abordaient à Saint-Boniface le 21 juin de la même année ; puis, par l'intermédiaire de M<sup>r</sup> Bourget, évêque de Montréal, il obtenait des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, dont l'un, tout jeune encore, le Frère Taché, était appelé à jouer un rôle si glorieux dans l'histoire de

son pays d'adoption. C'est le 25 août 1845 que, par l'arrivée de ces deux religieux, la Congrégation des Oblats assumait officiellement la charge des missions sauvages de l'ouest et du grand nord canadien. Le 29 novembre 1849, M<sup>sr</sup> Provencher annonçait au supérieur général de cet Institut qu'il avait fait choix du R. P. Taché pour coadjuteur. Celui-ci fut sacré deux ans plus tard.

Après s'être assuré d'un si digne successeur, le vénérable prélat put entonner son *Nunc dimittis*, et le 7 juin 1853, à l'âge de soixante-six ans et quatre mois, il rendait son âme à Dieu, qu'il avait servi avec un dévouement et une constance dignes de tout éloge.

**Provost, O. M. I., Rév. P. Philémon.** — Naquit à Montréal le 5 avril 1841, et après de fortes études dans sa ville natale, il fut reçu docteur en médecine et pratiqua sa profession au Nouveau-Brunswick. Au bout de six ans, il entra au noviciat des RR. PP. Oblats à Lachine, et le 9 août 1871 il prononçait ses vœux de religion. Des études supplémentaires le conduisirent alors à la prêtrise, qu'il reçut le 26 octobre 1873, après quoi il fut stationné à Ottawa.

Son nom mérite d'être cité parmi les Canadiens de l'ouest en considération de la part qu'il prit à l'expédition envoyée en 1885 rétablir l'autorité du Canada dans la vallée de la Saskatchewan. Il fut nommé chapelain du 65<sup>e</sup> bataillon, poste qu'il accepta immédiatement malgré le mauvais état de sa santé, état qui était de fait si inquiétant qu'on crut sans aucune hésitation à sa mort quand, peu après son départ, le télégraphe annonça par erreur qu'il avait expiré (*died*, en anglais) à une certaine place où l'on voulait dire qu'il avait dîné (*dined*). Comme il était aimé de tous, la nouvelle subséquente que l'omission d'une lettre était

la cause du malentendu porta la joie parmi ses connaissances d'Ottawa et d'ailleurs.

Le voyage, entrepris à la fonte des neiges, fut excessivement pénible pour un homme mal portant comme était le P. Prévost. Arrivé au lac la Grenouille, il n'eut rien de plus pressé que de faire transporter au cimetière de la mission les restes de ses confrères, les PP. Fafard (q. v.) et Marchand, sur la tombe desquels les soldats canadiens érigèrent une grande croix qu'il bénit.

Peu après son retour à Ottawa, il fut nommé (avril 1886) recteur de l'université de cette ville. Mais le 28 novembre de la même année il remit sa belle âme entre les mains de Dieu, regretté de tout le monde et surtout de ses compagnons d'armes.

## Q

**Quéret, Pierre.** — Natif de Montréal, il fut un des vaillants compagnons de Charles de Langlade (q. v.). Il s'occupa aussi de la traite des fourrures, et servit en qualité d'interprète le colonel R. Dickson, dans l'automne de 1812. S'étant égaré dans une partie de chasse, il perdit la pierre de son fusil, et parut destiné à mourir de faim. Après un long jeûne, un épervier qui laissa tomber une perdrix de ses serres lui fournit, avec une légère réfection, la force de se traîner à un lac où il eut pour toute nourriture un poisson à demi pourri. Après avoir erré cinquante jours dans les bois, il put atteindre le voisinage de Michillimakinac, réduit à l'état de squelette ambulante et presque dépourvu de raison. Il repartit quelque temps après pour le Canada, où il termina son aventureuse existence.

**Quesnel, HON. Jules-Maurice.**— Traiteur et explorateur dans l'extrême ouest et frère de l'Hon. Frédéric-Auguste Q. Il entra dans la C<sup>ie</sup> du N.-O. quelque temps avant 1804, époque où nous le trouvons en qualité de commis au fort des Prairies (Edmonton). Trois ans plus tard, il traversa en automne les montagnes Rocheuses pour aller prêter son concours à Simon Fraser, le fondateur des premiers postes de traite dans la Nouvelle-Calédonie, qui ne dataient alors que de deux ans au plus. Quand, l'année suivante (1808), celui-ci fit la reconnaissance du fleuve qui porte son nom, Quesnel l'accompagnait dans cette expédition qui maintes fois mit les hardis explorateurs à deux doigts de leur perte. Chemin faisant, Fraser donna le nom de ce commis à la première rivière importante qu'il rencontra depuis son départ du fort Georges. Une bourgade et un lac important, situés respectivement à l'embouchure et à la source de ce cours d'eau, sont de nos jours également appelés d'après lui.

En 1811, il quitta le service de la C<sup>ie</sup>, et séjourna plusieurs années dans le Haut-Canada, où il fit le commerce avec MM. Saint-Georges et Baldwin. Il amassa une grande fortune, puis se rendit à Montréal où il fut nommé conseiller législatif et mourut en 1842, regretté de tous pour ses belles qualités et estimé pour ses talents et son énergie.

**Quinn, Lisette.** — Métisse française, née Gladu, remarquable par le grand âge qu'elle atteignit. Elle mourut au commencement d'avril 1907 âgée de 115 ans, laissant une postérité qui pouvait compter de quatre-vingts à cent personnes. Elle passa la plus grande partie de sa vie à suivre les partis de chasseurs, et s'éteignit dans les environs d'Edmonton. Son nom vient de l'homme auquel elle s'unit bien longtemps

avant l'arrivée des missionnaires dans son pays, et son âge est rendu d'autant plus certain que les registres du lac Sainte-Anne contiennent l'acte de baptême, écrit en 1845 par M. Thibault (q. v.), d'un de ses frères qui avait alors 47 ans. Or Lisette était l'aînée de la famille.

## R

**Racette, Charles.** — Trappeur qui se trouvait depuis près de trente ans au Nord-Ouest quand, le 16 ou le 17 juin 1819, il vit arriver au Grand-Rapide, tout près du lac Winnipeg, une grande barge armée de canons, de fusils avec baïonnettes et tout un accoutrement militaire sous le commandement de William Williams, gouverneur-en-chef de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson en Amérique et successeur immédiat de Robert Semple (V. BOURASSA, M.). Le but avoué de cette expédition était de s'emparer du poste de la C<sup>ie</sup> du N.-O. au Grand-Rapide ; puis de le fortifier et d'intercepter ses communications avec le nord. En conséquence de plusieurs arrestations (V. BOUCHER, P. ; PAUL, J. ; TURCOTTE), la loge de Racette fut momentanément convertie en prison ; puis il fut lui-même déporté sur une île avec sa femme et ses deux enfants, ainsi que les quatre représentants de la C<sup>ie</sup> du N.-O. qu'on avait arrêtés. De là il fut conduit à la factorerie de York, sur la baie d'Hudson. Envoyé ensuite au Canada, il arriva à Montréal le 30 novembre 1819, et fut bientôt relâché faute de preuves de culpabilité.

**Rainville, Joseph.** — Trappeur canadien qui fut la souche d'une famille de métis qui joua un rôle important dans l'histoire du nord-ouest des États-Unis. Son fils, Joseph, né en 1779 près de l'endroit devenu la ville de Saint-Paul, fut d'abord employé comme in-

terprète par les explorateurs Long et Pike qui en furent très satisfaits. Il jouissait d'une grande influence sur les Indiens et devint un des chefs des Sioux. Pendant la guerre de 1812, il servit sous les Anglais avec le rang de capitaine et commanda avec distinction un détachement de Sioux. A la fin de la guerre, il reçut une pension du gouvernement britannique, et entra dans les rangs de la C<sup>h</sup> de la Baie d'Hudson. Puis, brisant avec cette corporation et renonçant à sa pension, il organisa en 1822 la C<sup>h</sup> de traite de la Colombie, qui prospéra jusqu'au jour de son union avec la C<sup>h</sup> de traite américaine. Il mourut au Lac-qui-Parle en mars 1846, excellent chrétien et bienfaiteur des missionnaires. Son neveu, Gabriel R., devint le chef des Sissetons, et, après le massacre du Minnesota (V. CHARBONNEAU, J.-B.), il fut fait capitaine d'éclaireurs sous le général Sibley, se faisant remarquer par ses brillants services. Né en avril 1824, il mourut le 26 août 1892.

Quant à la souche de cette famille, le Canadien Joseph, il mourut vers 1790. Les auteurs américains écrivent son nom et celui de ses descendants Renville.

**Raphael, Jacques.** — Commis au fort des Prairies (Edmonton) en 1804. Était au service de la C<sup>h</sup> du N.-O., qui, dès 1799, lui assurait un salaire de 1,200 francs par an.

**Raymond, Augustin.** — Testifia le 12 septembre 1848 que le D<sup>r</sup> Whitman, dont le massacre fut indûment mis au compte des missionnaires catholiques (V. BROUILLET), empoisonnait ses melons pour rendre malades les sauvages qui les volaient, ce qui, ajouté à la grande mortalité qui affligea alors le pays, persuada ces derniers qu'il était lui-même l'auteur du fléau.

**Réaume, Charles.** — Né à Laprairie en 1752, il fut successivement traiteur, capitaine au département des



sauvages et juge au Wisconsin. En cette dernière qualité, il fut assez célèbre par ses bizarreries. On le trouva mort au printemps de 1821, alors qu'il était redevenu commerçant en fourrures.

**Réaume, Joseph.** — Employé de la C<sup>te</sup> du N.-O. stationné en 1799 à Fond-du-Lac, avec des émoluments de 1,000 chelins par an. Cinq ans plus tard, il se trouvait encore dans le « département » de la rivière Athabasca, et signait alors Rhéaume.

**Rhéaume.** V. RÉAUME.

**Richard, François.** — Employé de la C<sup>te</sup> de la Baie d'Hudson qui se trouvait au fort McLoughlin, sur la côte du Pacifique, vers 1840, époque où il disparut complètement. Comme on soupçonnait les Indiens Bellabellas d'être la cause de son absence, on s'empara de leur chef, qu'on constitua otage jusqu'à ce que le Canadien fût rendu à ses maîtres. Cette mesure fut l'occasion d'une escarmouche, au cours de laquelle un membre de la garnison fut fait prisonnier par les Indiens et deux autres furent blessés, tandis que du côté des indigènes deux hommes étaient tués et plusieurs autres blessés. Malgré tout, le sort de Richard demeura un secret bien gardé jusqu'à ce qu'une sauvagesse avouât qu'il avait été tué par un individu que sir George Simpson, gouverneur de la compagnie fit déporter lors de sa visite à cette localité en 1841.

**Riel, J.-Louis.** — Père du président du Gouvernement Provisoire de l'Assiniboia. Il naquit le 7 juin 1817 à l'Ile-à-la-Crosse, de Jean-Baptiste R., Canadien de Berthier-en-haut et d'une métisse française. A l'âge de cinq ans, il partit pour Montréal avec ses parents qui, de retour dans l'ouest après un long séjour pendant lequel l'enfant, devenu homme, avait appris le métier de cardeur, s'établirent à la Rivière-Rouge. En 1838,

Louis s'engagea pour trois ans au service de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson et fit son temps au lac la Pluie. Il retourna alors dans l'est, et resta deux ans au noviciat des RR. PP. Oblats. Puis, désireux de revoir les grandes prairies de l'ouest, il repassa à la Rivière-Rouge, où il se trouvait depuis quelque temps quand, au cours de 1847, les métis anglais et français envoyèrent à Londres une pétition contre le monopole de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hudson. Un nommé J.-Louis Rielle, évidemment le sujet du présent article, attesta avec quatre autres membres d'un « Comité élu par le Peuple » la spontanéité et l'authenticité des neuf cent soixante-sept signatures qui furent apposées au document français.

La démarche des habitants de l'Assiniboia n'ayant point abouti, l'agitation continua, et quand au printemps de 1849 un chasseur du nom de Guillaume Sayer (q. v.) fut emprisonné pour avoir traité des pelletteries avec les Indiens, Riel fut l'âme dirigeante de l'assemblée qui arracha son élargissement et la liberté du commerce aux autorités constituées.

Plus tard, un ministre protestant du nom de Corbett — qui devait bientôt après s'attirer une notoriété peu enviable par le procès et la condamnation qu'il eut à subir pour crime de nature infamante — publia dans le journal de la colonie une série de lettres protestant contre le titre de *Lord Bishop*, ou Seigneur Evêque, dont le greffier du Conseil de l'Assiniboia avait gratifié M<sup>sr</sup> Taché dans un rapport officiel. Louis Riel, sans être un académicien, voulut encore défendre dans la même publication l'acte du fonctionnaire colonial.

Il possédait déjà un moulin dont les machines servaient à la fois à moudre le grain et à carder la laine pour les Sœurs de la Charité de Saint-Boniface. II

demeura d'abord à la pointe Douglas ; puis il transporta son établissement sur la rivière la Seine, à trois milles de Winnipeg, circonstance qui lui valut de la part de la population anglaise le surnom de « meunier de la Seine ». La meilleure preuve de son industrie se trouve dans le fait qu'il avait eu assez de persévérance pour creuser un canal de quatre pieds de large et douze milles de long pour amener l'eau à son moulin. Il mourut à sa seconde résidence le 21 janvier 1864.

**Riel, Louis.**—Le chef des métis de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest et l'homme le plus remarquable de sa race. Il naquit à Saint-Boniface le 22 octobre 1844 du précédent et de Julie Lagimodière, fille de la première Canadienne de l'ouest (V. GABOURY). M<sup>r</sup> Taché remarqua de bonne heure les qualités d'esprit et de cœur du jeune métis et, grâce à la protection de M<sup>me</sup> Masson, mère de l'hon. L.-R. Masson, plus tard gouverneur de la province de Québec, il l'envoya en 1858 au collège de Montréal où il fit ses humanités. Louis eut le malheur de perdre son père en 1864, au moment où il commençait son cours de philosophie. Comme il était l'aîné de onze enfants dont neuf vivaient encore, il dut rentrer dans ses foyers l'automne de cette même année, après avoir passé quelques mois à Saint-Paul et à Saint-Joseph, Etats-Unis. Il s'établit à Saint-Vital, sur la ferme de son père qu'il remplaça comme chef de la famille jusqu'en 1869.

C'est alors que commença sa carrière publique qui fut si mouvementée et eut un dénouement si tragique. Les anciennes provinces du Canada venaient de s'unir sous un gouvernement central, et elles ne cachaient pas leur intention de s'adjoindre tous les territoires adjacents de l'Amérique anglaise. La nouvelle confédération avait même acheté de la C<sup>ie</sup> de la Baie d'Hud-

son les districts de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest, sur lesquels celle-ci avait jusque-là exercé sa juridiction, et cela sans prendre la peine d'en consulter les habitants. Elle y avait déjà envoyé des agents qui arpentaient pour les colons qu'on se proposait d'y amener d'Ontario les terres des métis qu'on devait, disait-on, chasser du pays ou réduire au rôle de charretiers pour les émigrants anglais. Un gouverneur avait même été nommé dans la personne de M. W<sup>m</sup> McDougall, ancien ministre du gouvernement fédéral, lequel ne devait pourtant entrer en fonctions qu'au transfert du pays au Canada, qui ne se fit qu'en juillet 1870.

Il fut donc résolu de mettre un terme aux opérations de ses représentants et d'empêcher McDougall lui-même de se rendre à son poste avant d'avoir reçu des garanties sérieuses de justice et de bon vouloir de la part des autorités d'Ottawa. Le premier acte de protestation contre les empiètements du Canada eut lieu le 11 octobre 1869, et dès l'origine ce fut Riel qui en assumait la responsabilité. A la tête d'un parti de dix-huit métis non armés, il intima à M. Webb l'ordre de discontinuer l'arpentage des terres appartenant aux métis. Le 17 du même mois, il éleva près de la rivière Sale, dans la paroisse de Saint-Norbert, une barrière sur le chemin public, qu'il fit garder par des hommes armés qu'il chargea d'arrêter tout représentant d'Ottawa qui voudrait la franchir. Puis, comme on savait que McDougall s'était fait accompagner d'une quantité d'armes et de munitions pour ses partisans qui l'avaient devancé dans l'Assiniboia, on lui fit défendre quatre jours après de pénétrer dans la colonie. Celui-ci envoya alors son secrétaire, M. J.-A.-N. Provencher (q. v.), dont le nom, pensait-il, devait lui servir de